



Man on the moon

de Milos Forman

Fiche technique

USA - 2000 - 1h57 -
Couleur

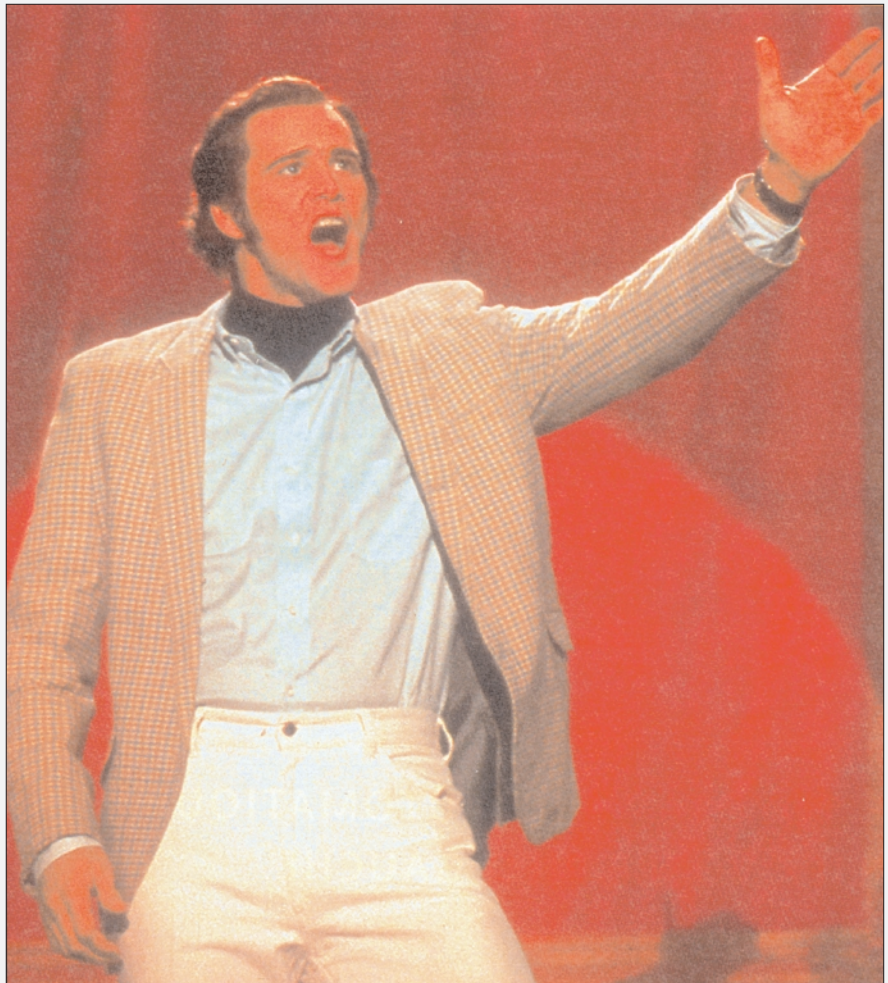
Réalisateur :
Milos Forman

Scénario :
Scott Alexander
Larry Karaszewski

Montage :
Christopher Tellefsen
Lynzee Kungman
Adama Boome

Musique :
R.E.M.

Interprètes :
Jim Carey
(Andy Kaufman)
Gerry Becker
(Michael Kaukman enfant)
Bobby Boriello
(Mr. Besserman)
George Shapiro
(George Shapiro)
Danny DeVitto
(Budd Friedman)



Résumé

Portrait à facettes d'un comique américain. Manipulateur de génie, il était capable de provoquer chez son public les réactions les plus extrêmes, de l'hilarité aux larmes et du silence embarrassé aux huées. Feignant la douleur et revêtant perversement le masque d'un indécrottable amateurisme, ses spectacles étaient empreints d'un humour tordu et d'une poésie juvénile qui semaient le doute chez les spectateurs les plus avertis. Aussi quand Andy annonce qu'il a un cancer, personne ne veut y croire...

Critique

Milos Forman a toujours aimé les personnages de la démesure. Avec **Mozart** ou **Larry Flynt**, pour ne citer que les deux derniers exemples, il proposait déjà le portrait de fortes têtes auxquelles on ne cessait de reprocher d'en faire trop : trop de notes pour l'un, trop de sexe pour l'autre. Assurément, Andy Kaufman, «the man on the moon», appartient à cette lignée, dernier rejeton d'une famille illustre : celle des empêcheurs de tourner en rond. On connaît peu de choses en France des comiques américains, j'entends ceux qui passent à la télévision ou sur les scènes de

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

spectacle ; certes, on se souvient de Lenny Bruce, parce que Bob Fosse en a fait le sujet d'un de ses films (**Lenny**, 1974, avec Dustin Hoffman) et parce que Guy Bedos aime se comparer à lui. Mais que savons-nous d'Andy Kaufman ? Né à New York en 1949, il se produisit dans de nombreux cabarets (Impro, Catch a Rising Star) avant de percer après sa première prestation dans l'émission *Saturday Night Live*. Sa réputation ne cessa alors de croître pendant une courte carrière, où il fut tout à la fois héros d'une sit-com sous les traits d'un mécanicien un peu benêt, champion de luttes intersexes (afin de combattre contre plus faible que lui !), électron libre sur le plateau de *Late Night with David Letterman*, show-man, etc. Il mourut en 1984, d'un cancer du poumon.

Milos Forman, après avoir interrogé longuement l'entourage de l'artiste, reprend l'essentiel de cette biographie, mais on comprend rapidement, en voyant son film, que ce n'est pas la reconstitution minutieuse d'une vie qui l'intéresse avant tout. Ce qui le fascine, c'est le pouvoir de mystification d'Andy Kaufman, qui, dès ses premiers cabarets, passe avec une aisance déconcertante d'un personnage à un autre. Alors que, par exemple, les spectateurs supposent avoir devant eux un demeuré aux gestes étriqués, soudain ils découvrent à la place un Elvis Presley plus vrai que nature, le corps souple et lascif, la mèche rebelle. Parfois, le mensonge ne le concerne pas directement, mais passe par une tierce personne, comme à Carnegie Hall où il n'hésite pas à faire croire aux spectateurs effarés que la vieille actrice qu'il a invitée pour un ultime hommage est en train de mourir in situ d'une crise cardiaque.

La mystification, toutefois, s'avérerait assez bénigne si elle se limitait à quelques facéties et restait dans le cadre étroit de la scène. Or il n'en est rien. De même qu'un Valmont avait besoin, pour s'exprimer, d'étendre au maximum son espace, de même Andy

Kaufman brise volontiers les limites qu'on lui assigne afin de conquérir d'autres territoires de jeu. Loin de se contenter du carré de lumière de son show, il va au contraire transgresser allégrement toutes les frontières. La vie fait dès lors partie intégrante du spectacle puisqu'on peut, ici comme ailleurs, chercher à mystifier les autres. Non seulement les inconnus, mais aussi les amis les plus proches (le producteur, joué par l'excellent Danny DeVito), voire sa propre famille. Planches, rue, ring : à chaque fois le lieu est différent ; à chaque fois, Andy apparaît là où on ne l'attend pas, changeant de masque autant de fois que nécessaire. Cette boulimie, cette frénésie, ce toujours plus que rien ne peut arrêter est l'essence même d'un personnage sous lequel se cachent tout le monde et personne, depuis le chanteur Tony Clifton jusqu'au mécanicien Latka Gravas... Et, quand on pense saisir le vrai visage d'Andy Kaufman, on s'aperçoit en fait que ce dernier ne cesse de se dérober. D'où la question : "*Le mystère attirant et répulsif du masque, qui pourra jamais en donner la technique, en expliquer les motifs et démontrer logiquement l'impérieux besoin auquel cèdent, à des jours déterminés, certains êtres, de se grimer, de se déguiser, de changer leur identité, de cesser d'être ce qu'ils sont ; en un mot, de s'évader d'eux-mêmes ?*"

S'évader d'eux-mêmes : la formule du dandy Jean Lorrain convient parfaitement, car, si la limite entre la scène et le hors-scène est brouillée, il en est de même pour celle qui sépare la vie de la mort. Tel un phénix renaissant de ses cendres, le personnage (quel que soit son nom, quelle que soit sa forme) est toujours prêt à vivre, et prêt à mourir. N'est-ce pas la sœur de l'artiste qui, pour s'être fait si souvent avoir, refuse de croire à la maladie de son frère, au point de considérer le médecin qui la reçoit avec ses parents comme un acteur assez peu convaincant ? Milos Forman n'est pas en reste puisqu'il

montre, au début, un Kaufman vivant alors qu'il est déjà mort, et, à la fin, un Kaufman mort alors qu'il est toujours vivant !

D'ailleurs Andy Kaufman existe-t-il vraiment ? Ne s'agit-il pas là d'une ultime mystification, montée de main de maître par le réalisateur ? Y a-t-il d'ailleurs matière à réaliser un film ? Si, pour un Américain, la réponse ne fait aucun doute (?), elle ne va pas de soi en revanche pour un Européen, d'autant plus que les premières images entretiennent le suspense. Admirable faux départ qui fait voler en éclat l'ultime barrière, celle qui est d'ordinaire érigée, entre le diégétique et l'extradiegétique, entre les acteurs et nous, les spectateurs. Andy Kaufman (ou le génial Jim Carrey) peut alors s'adresser directement à la caméra pour dénier au film à venir toute qualité et renvoyer le public chez lui.

La provocation est «*énhaurme*», pour reprendre le mot de Flaubert.

Mais elle s'inscrit dans une lutte sans merci. Le premier combat de catch auquel nous assistons par télévision interposée prend alors tout son sens. En prétendant lutter contre plus faible que lui (la femme en l'occurrence), Andy Kaufman trompe une nouvelle fois tout son monde, car il vise en vérité les puissants.

Et d'abord la télévision, qu'il méprise. Il sait que la gloire télévisuelle dont il se vante devant un public ulcéré ne vaut rien car elle repose sur des compromis (des compromissions), un marchandage de tous les instants : une sitcom abhorrée contre une émission du soir, dix secondes pour un gag contre trente demandés... Il sait également que la puissance des médias est fragile puisqu'ils sont incapables de faire face à l'imprévu. Qu'un incident survienne et aussitôt les responsables envoient une page de publicité ! Dérisoire protection contre une parole libre, comme était dérisoire la censure contre *Hustler*, le journal de Larry Flynt. Kaufman/Flynt :

les deux hommes se ressemblent. Avec, dans les deux films de Milos Forman, une même énergie, une même ambition, celle de réveiller les gens. (...)

Yannick Lemarié
Positif n°470 - Avril 2000

(...) **Man on the moon** réitère le genre rebattu du biopic, prenant pour sujet un certain Andy Kauffman, comique américain décédé en 1984, qui eut son ère de gloire au tournant des années 70 et 80. Pour résumer **Man on the moon** en un raccourci commode, on pourrait dire que c'est un **Larry Flynt** réussi, et ce pour deux raisons essentielles : Kauffman se révèle être un personnage infiniment plus mystérieux et intrigant que le patron de Penthouse, et Jim Carrey est un acteur cent fois plus passionnant (ce n'est certes pas difficile) que le lisse Woody Harrelson. *Stand-up comic*, imitateur, créateur de happenings, Andy Kauffman avait la particularité de se contrefoutre du show-business, du succès et de la culture de masse. Vedette de la série *Taxi*, il travaillait à contrecœur dans cette sitcom à succès et préférait imaginer une émission TV où l'écran se mettrait à sauter, suscitant la panique dans des millions de foyers, créer un personnage de catcheur provocateur insultant les femmes et les red-necks du Sud, inventer toutes sortes de gags avec son complice Bob Zmuda brouillant sans cesse la frontière entre spectacle et réalité, scène et public, génie et tocardise... Pour donner une idée du comique Kauffman, il faudrait imaginer un croisement de Coluche, Desproges, Le Luron, les Nuls, Gaccio et Garcimore pratiquant en permanence l'art du détournement crypto-situ. Le plus beau coup de Kauffman, c'était son double Tony Clifton, atroce chanteur pour cabarets minables, ringard et bedonnant, vocalisant avec une voix de crécelle et insultant copieusement son public : un parangon de l'antispectacle. Dans la même veine de dynamitage des règles élémentaires du show-business, l'une des plus fortes séquences du film montre Kauffman devant un auditoire étudiant venu applaudir son célèbre personnage de Latka dans *Taxi* : à la place, Kauffman les gratifie de la lecture intégrale du *Gatsby* de Fitzgerald. Evidemment, le public hue et la salle se

vide peu à peu ; à la fin, un seul spectateur applaudit, manière d'indiquer que Kauffman a quand même gagné puisqu'il a fait le bonheur d'une personne. Kauffman et Zmuda avouent d'ailleurs que du moment que leurs blagues les font marrer eux, ça leur suffit amplement. On est loin du refrain habituel sur le respect du public, complètement à rebours des sacro-saintes lois de l'audimat.

Dans le terme "show-business", il est évident que Kauffman n'entend que le premier segment... La scène de la lecture de *Gatsby* pousse à s'interroger sur notre culture de masse, qui fait que l'on préfère sans hésiter une vedette de sitcom à l'un des plus beaux textes de la littérature américaine.

Pour incarner toutes les nuances, toute la violence, toute la tragédie, tous les paradoxes de ce personnage hors du commun, il fallait un comédien de la même eau. Jim Carrey est réellement très impressionnant dans l'accomplissement de cette tâche plus retorse qu'elle n'en a l'air. En effet, Carrey a dû abandonner sa propre défroque de comique pour endosser celle d'un autre, d'un "concurrent", qui lui-même endossait tous les masques. C'est donc à un vrai mille-feuilles de rôles que Carrey s'est attelé, incarnant un personnage polymorphe, insaisissable, fuyant dans une perpétuelle mise à distance de lui-même. Mission superbement accomplie. Et puis il fallait aussi un metteur en scène de talent, connaissant bien les rouages du spectacle américain et la psyché de cette société, mais capable aussi de les observer avec une distance critique.

Venu du pays de Kafka et de Kundera (qui en savent un rayon question farces grinçantes), travaillant dans l'industrie hollywoodienne depuis vingt-cinq ans, Milos Forman était le cinéaste idéal de ce projet. S'il ne se distingue pas spécialement par ses qualités purement plastiques, l'art de Forman est ici au plus haut sur le plan du rythme et de la

direction d'acteurs, surtout quand il s'agit de mettre à nu une société américaine infusée au spectacle et de gratter la croûte de ses conventions. **Man on the moon** est drôle quand Kauffman est drôle, mais aussi quand il ne l'est pas, Forman filmant alors les réactions du public. Le cinéaste réussit à créer une sorte de suspense du rire et du spectacle parcourant tout le film, qui pourrait se résumer en deux questions : jusqu'où va aller Kauffman ? jusqu'où le public va le suivre ? Ajoutons qu'autour de Carrey l'ensemble du casting est vraiment très bien, que Danny DeVito a rarement été aussi bon (et sobre), que Courtney Love est bien meilleure comédienne que rockeuse, et que Paul Giamatti est (pour nous) une excellente découverte. Tonique, enlevé, remarquable d'intelligence, aussi bon dans le spectacle que dans sa mise à sac, **Man on the moon** est le signe qu'il ne faut jamais désespérer d'Hollywood.

Serge Kaganski
Les Inrockuptibles - Mars 2000

Le réalisateur

Ses films tchécoslovaques rendaient un son inhabituel au milieu d'une production fort académique et dépourvue de légèreté. C'était le dégel. Hélas, mauvais prophète, Forman devait s'expatrier aux Etats-Unis en 1969 avec Ivan Passer. Après des débuts difficiles (**Taking off**, satire de la Middle Class, fut mal accueilli), il a rencontré un énorme succès commercial avec **Vol au-dessus d'un nid de coucou**, féroce peinture des mœurs d'un asile psychiatrique de l'Orégon. Œuvre peut-être surfaite, comme **Hair** qui suivit et mit en lumière les défauts du Forman américain : la lourdeur du trait et la naïveté des intentions par rapport à la finesse des comédies tchécoslovaques. Un film fleuve, **Ragtime**, pétri de bonnes intentions, confirme les défauts de Forman américain, en dépit des qualités de la mise en scène et du soin de la reconstitution historique. L'épreuve de l'exil est toujours redoutable. Est-ce la raison pour laquelle Forman revient aux sources, en tournant à Prague un somptueux **Amadeus** : inspiré d'une pièce de théâtre, ce portrait de Mozart vu par son rival Salieri (joué par Murray Abraham) est un éblouissement de l'œil et de l'oreille ; jamais triomphe ne fut aussi mérité. Toutefois **Valmont**, malgré de nouvelles splendeurs visuelles, déçoit. Infidèle à Laclous, il souffre de la comparaison avec la version de Frears.

Jean Tulard
Dictionnaire des réalisateurs

Filmographie

Konkurs	1963
Cerny petr	
L'as de pique	
Lasky, Jedne Plavovlasky	1965
Les amours d'une blonde	
Hori, ma panenka	1967
Au feu, les pompiers !	
Taking off	1971
Visions of eight	1973
(Coréalisation)	
One flew over the cuckoo's nest	1975
Vol au-dessus d'un nid de coucou	
Hair	1979
Ragtime	1981
Amadeus	1984
Valmont	1989
Larry Flint	1997
Man on the moon	1999

Documents disponibles au France

Télérama n°2618
Le Monde 15 mars 2000
Dossier distributeur
Revue de presse